

VALENTINE STERGANN

NOS PAS SUR LA NEIGE



VALENTINE STERGANN

NOS PAS SUR LA NEIGE

Après un accident de la route qui aurait pu lui coûter la vie, Céleste prend conscience qu'elle est en plein burn-out. Cap sur Rochefort-en-Terre, en Bretagne, où elle espère se ressourcer chez sa grand-tante Suzanne, une octogénaire excentrique aux cheveux roses. Mais à l'approche des fêtes de fin d'année, l'effervescence gagne tout le village ! Céleste, qui déteste Noël, ne s'attendait pas à devoir décorer des sapins et jouer les vendeuses de vin chaud. Sans compter que tous les soirs, elle doit supporter les bruits assourdissants du voisin du dessus... Pourquoi Suzanne, qui n'aime pourtant pas être dérangée pendant son feuilleton favori, ne réagit-elle pas ? Quels liens l'unissent à ce jeune homme et à son grand-père muré dans le silence ? Céleste parviendra-t-elle à percer leurs secrets et à se laisser porter par la magie de Noël ?

Avec cette comédie de Noël tendre et mordante, Valentine Stergann dépeint avec talent la puissance des liens intergénérationnels et les histoires d'amours contrariées.

« CE LIVRE M'A TOUCHÉE EN PLEIN CŒUR !
UNE PARENTHÈSE LUMINEUSE, À SAVOURER
EMMITOUFLÉE SOUS UN PLAID, AVEC L'ENVIE DE
CROIRE, ENCORE UN PEU, AUX SECONDES CHANCES. »

@flora_bouquine

ISBN : 978-2-38529-469-4



9 782385 294694

19 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : © Caroline Gioux

Images : © Art Studio VN - © Wwadi4ka

© Olga Selyutina - © Natallienka.m /

Shutterstock




CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

De la même autrice, aux éditions Charleston

L'Indifférence de l'eau qui dort (Charleston, 2023 ; Pocket, 2025)

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-469-4

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Valentine Stergann

NOS PAS SUR LA NEIGE

Roman



*À tous ceux qui laissent une trace,
même quand la neige fond.*

CHAPITRE 1

Céleste

« CA N'ARRIVE QU'AUX AUTRES. »
Cette phrase, je l'ai répétée des dizaines de fois. Pire encore, il m'est arrivé de mépriser ceux qui parlaient de « burn-out », les jugeant centrés sur eux-mêmes, trop sensibles. Ma citation fétiche ? Celle de Winston Churchill : « Si tu traverses l'enfer, continue d'avancer. »

Je m'accrochais coûte que coûte à ce mantra.

« Ça n'arrive qu'aux autres. »

Jusqu'à l'impact.

Une douleur sourde et lancinante traverse mes paupières, m'arrachant une grimace. Je peine à ouvrir les yeux, agressée par une lumière blanche et intense. Mon cerveau tourne à plein régime pour tenter de comprendre où je me trouve.

L'odeur âcre du désinfectant.

Le plafond blanc, zébré de néons.

Le bip aigu et monotone qui résonne sans relâche.

Je n'ai pas le temps de poursuivre mon analyse.

Au-dessus de moi, des yeux verts emplis d'inquiétude me scrutent. Ceux de ma mère.

— Tu es réveillée, ma chérie ? s'écrie-t-elle d'une voix stridente, des larmes roulant sur ses joues blêmes.

J'ai envie de lui dire que si je peux voir sa bobine d'aussi près et que mon nez capte son fichu parfum au patchouli que je déteste, c'est probablement que oui, je suis réveillée. Mais aucun son ne franchit mes lèvres entrouvertes. Ma gorge est douloureuse. Terriblement sèche. J'ai tout juste la force de tendre le bras vers la table de nuit à la recherche du verre d'eau que j'y dépose tous les soirs.

Mais mes doigts ne rencontrent que le vide.

Je ne suis pas dans ma chambre, j'aurais dû m'en douter. Mon cocon chaleureux a laissé place à cette pièce aseptisée qui sent la javel.

Et soudain, tout revient. En rafale. En flashes agressifs.

La réunion décisive avec mon boss.

La lutte acharnée contre le réveil – il m'aura fallu dix sonneries.

La fatigue qui me broie les tempes au moment de prendre le volant.

Mes paupières qui se ferment – juste un instant – comme si mon corps espérait voler une heure de sommeil en un battement de cils.

Le crissement des pneus.

Le fracas de la taule qui se froisse.

Ma tête secouée dans tous les sens.

Et le trou noir.

— Ma chérie ! hurle de nouveau ma mère, presque allongée sur moi, comme si elle cherchait à me protéger avec son corps.

Soit les médicaments sont incroyablement efficaces, soit je m'en suis sortie sans trop de casse. À part mes tympanes maltraités par la voix criarde de Maman, je ne ressens aucune douleur.

Elle agrippe ensuite mon visage entre ses mains, m'embrasse le front à plusieurs reprises.

— J'ai cru que tu allais mourir...

Comme toujours, elle dramatise. Ce n'était qu'un petit carambolage de rien du tout, comme il en arrive chaque jour. D'ici quelques heures, je serai sortie, prête à reprendre ma routine. J'imagine déjà Jérémy, mon patron, furieux de ne pas me voir débarquer.

Ou alors, il s'inquiète... Peut-être. Un peu.

Je n'ai pas pour habitude de faire faux bond. Je suis du genre fiable. Carrée.

Irréprochable.

J'essaie à nouveau de parler, mais un son incompréhensible s'échappe de ma bouche. Un grognement guttural qui me glace sur-le-champ.

Une jambe cassée ? Je peux tolérer.

Un nez de traviole ? Passe encore.

Un problème neurologique ? Non. Ça, je ne pourrais pas le supporter.

Arrête de t'inquiéter, Céleste Rivière ! Tu es plus forte que ça.

Et pourtant, ma gorge se serre, devenant un peu plus douloureuse encore. Les yeux embués de ma mère restent fixés sur moi, me prouvant qu'elle ne joue pas la comédie. Son regard révèle tout : la peur, le soulagement, la fatigue. Sa main sur ma joue devient une caresse et apaise doucement mon cœur qui caracole dans ma poitrine. J'essaie d'articuler à nouveau, mais mes lèvres s'entrouvrent à peine qu'un coup frappé à la porte interrompt tout. Deux hommes et une femme entrent dans la chambre. Leurs visages sont graves.

Trop graves.

Je les observe attentivement, tentant de me redresser. Ma mère m'en empêche d'un geste à la fois tendre et autoritaire.

— Tu es encore trop faible.

Je déteste ce mot. « Faible ».

Mais elle a raison. Si quelques minutes plus tôt je me croyais intacte, mon corps me rappelle maintenant que ce n'est pas le cas. Les douleurs apparaissent, les unes après les autres, comme si elles avaient attendu que je sois pleinement consciente pour se manifester.

Après s'être présentés, le Dr Timmonier et ses internes s'approchent de mon lit. L'homme d'une cinquantaine d'années, au front plissé et aux lunettes si petites que je me demande à quoi elles lui servent, me scrute un instant avant de demander :

— Comment vous sentez-vous, mademoiselle Rivière ?

Je me contente d'un léger hochement de tête et d'un rictus crispé.

— Vous avez été victime d'un accident de la route. Votre voiture est entrée en collision avec un camion. Vous avez subi un traumatisme crânien lors de l'impact et vous êtes restée dans le coma plusieurs heures.

Un camion, bon sang...

Je tourne difficilement la tête vers la fenêtre pour constater qu'il fait nuit noire. L'accident a sans doute eu lieu ce matin. Ou peut-être hier. Je ne sais plus.

— Les médicaments administrés à votre arrivée aux urgences ont permis de résorber l'œdème cérébral et nous étions confiants quant à votre réveil, même si chaque cas est unique.

Le médecin échange un regard avec ma mère, qui porte sa main à son cœur, comme pour signifier son soulagement et sa gratitude.

— Lorsque vous serez plus reposée, les autorités viendront vous interroger pour déterminer les causes exactes de l'accident. Demain, sûrement.

— Je...

Le mot reste suspendu au bord de mes lèvres. Je me sens impuissante, prisonnière de ce corps que je ne reconnais plus tout à fait. Mes ongles se plantent dans la paume de ma main et je puise dans mes dernières forces pour demander :

— Et je pourrai... rentrer chez moi ?

Ma voix est rauque, caverneuse, mais les mots sortent. Cohérents. Audibles.

Dieu merci.

— Nous devons vous garder en observation au minimum quarante-huit heures afin de vérifier que vous n'avez pas de séquelles, déclare le Dr Timmonier.

Le mot « séquelles » me heurte de plein fouet. Et s'ils décelaient un truc irréversible ? Une faille, une anomalie ?

Non. Impossible. Ça n'arrive qu'aux autres.

— Reposez-vous, mademoiselle Rivière. Vous avez eu une chance inouïe. En général, les combats voiture contre camion se terminent beaucoup plus tragiquement.

Sur ces mots, il referme le dossier d'un geste net. Les internes le suivent en silence, griffonnant des notes sans un regard pour moi.

Ma mère s'assoit sur le rebord du lit et passe sa main dans mes cheveux. Cette caresse me transporte des années en arrière.

Nous restons silencieuses un long moment. D'une, parce que je suis à bout de forces. De deux, parce que ma gorge est aussi sèche que la terre des pauvres plantes de mon appartement, dont j'oublie toujours de m'occuper et qui, par je ne sais quelle magie, survivent malgré ma négligence.

On frappe à nouveau à la porte. Tout doucement, comme pour ne pas rompre ce fragile équilibre. Une jeune femme d'une vingtaine d'années, au regard clair et vif, apparaît dans l'embrasure.

— Bonsoir, je suis Éléanore, l'infirmière de nuit, annonce-t-elle d'une voix calme et pleine d'assurance.

Elle me présente un verre d'eau que je saisis avec autant d'empressement que me le permettent mes bras endoloris.

— Allez-y doucement, me conseille-t-elle. Nous ne sommes pas certains que vous puissiez avaler seule. Nous continuerons l'alimentation par sonde si nécessaire.

Je pose mes lèvres sur le gobelet, et heureusement, tout se passe bien. Chaque gorgée est une bénédiction. Même si mon corps en réclame davantage, je m'en tiens aux conseils d'Éléanore.

— Bravo, Céleste. Vous avez gagné le droit à un bouillon tiède d'ici trente minutes.

Maman me couve du regard, comme on observe un bébé qui mange son premier petit pot.

— Génial... J'en rêvais.

Mon sarcasme fait sourire l'infirmière. Elle se tourne ensuite vers ma mère avec un air désolé.

— Je suis navrée, les visites sont terminées pour aujourd'hui.

Devant la moue agacée de Maman, la jeune femme s'éclipse illico sans demander son reste. Quand la reine Rivière bouillonne et sort de son lit, il vaut mieux déguerpir au plus vite.

— Comme s'ils ne pouvaient pas m'autoriser à dormir ici, sur ce fichu fauteuil ! Ma fille vient de frôler la mort et voilà comment je suis reçue ?

Je pince les lèvres pour ne pas lui dire que « les règles sont les règles ». Cette phrase, trop souvent prononcée par mon père, aurait le don de la mettre encore plus

hors d'elle. Après tout, ce « vieux schnock », comme elle l'appelle, est *persona non grata* dans sa vie depuis de nombreuses années déjà. Chaque évocation lui déclenche une poussée d'urticaire.

Maman s'approche de mon lit pour déposer un baiser sur mon front.

— Tu sais si mon téléphone a été retrouvé après l'accident ?

— Désolée, ma chérie... répond-elle, penaude. Il n'en reste plus rien.

Comme si j'avais besoin de ça... Décidément, la poisse me colle à la peau.

Tant pis, je trouverai bien un moyen de gratter la connexion Internet d'un infirmier ou d'un patient pour prévenir mon patron. Et surtout, pour lui dire que je serai de retour au boulot d'ici quarante-huit heures.

Grand max.

Alors que ma mère s'éloigne vers la porte, je l'interpelle de ma voix à la Bonnie Tyler :

— Tu pourrais m'apporter mon ordinateur ?

Elle fronce les sourcils et me jauge d'un regard circonspect.

— Tu as une drôle de notion du repos. À demain, ma chérie.

Tandis qu'elle s'échappe, je pousse un long soupir désespéré. Une chose est sûre : je ne verrai pas mon PC de sitôt.

Je pense alors aux dossiers qui m'attendent, aux clients mécontents qui n'auront aucune pitié, à la montagne de mails que je devrai traiter à mon retour... J'enfonce un peu plus ma tête dans l'oreiller.

Quelques minutes plus tard, Éléanore réapparaît, tout sourire. Après m'avoir aidée à me redresser, elle dépose un plateau avec un bol de bouillon devant moi.

— Et voilà pour vous.

Mes narines frétille à l'odeur, mais mon estomac, lui, reste réticent.

— Repas quatre étoiles, à ce que je vois.

— Si vous êtes sage, vous aurez peut-être une compote demain matin.

— Dieu soit loué.

Nous échangeons un regard complice. Je ne lui donne pas plus de 25 ans, peut-être 24 comme ma petite sœur. À bien y regarder, elles se ressemblent un peu physiquement, d'ailleurs.

Aurore est née onze ans après moi, alors il y a toujours eu un fossé entre nous. Elle est la fille décontractée, fun, du genre à ne jamais arriver à l'heure à ses rendez-vous, mais à se faire pardonner en un claquement de doigts. Moi, je suis la nana sérieuse, toujours à fond dans le boulot, qui ne laisse rien au hasard. Nous aurions pu être l'exemple des « opposés qui s'attirent », mais ce n'est pas le cas. Je vois bien qu'elle s'ennuie dès que j'ouvre la bouche et, à l'inverse, je ne parviens pas à comprendre quelle est son ambition dans la vie.

Soudain, une pensée m'effleure : est-ce qu'Aurore s'est inquiétée pour moi quand Maman l'a prévenue pour mon accident ?

De toute évidence, la réponse est non. Elle doit être par monts et par vaux, comme toujours.

— Vous allez bien ? me questionne Éléanore, les sourcils froncés.

— Vous n'auriez pas un ordinateur avec une connexion Internet à me prêter, par hasard ?

Il faut bien que je fasse quelque chose. Que je m'occupe l'esprit. Que je chasse mes idées noires.

Peu importe que je sois épuisée.

Je dois juste... continuer d'avancer.

CHAPITRE 2

Céleste

Hôpital Lyon-Sud – mercredi 17 novembre

— **L**E CHAUFFEUR DU CAMION vous souhaite un prompt rétablissement. Les mots du policier venu m'interroger me font l'effet d'une claque en pleine figure. Mon cœur se serre et j'ai un mal fou à déglutir avant de demander en bredouillant :

— Est-ce que... Est-ce qu'il y a eu d'autres blessés dans l'accident ?

Il m'en aura fallu du temps pour réaliser... J'ai été tellement absorbée par mes préoccupations personnelles, par la peur de ce que mon patron penserait, par l'angoisse des clients qui s'impatieraient, que je n'ai même pas envisagé qu'il puisse y avoir d'autres victimes.

Je me suis assoupie au volant et je réalise seulement maintenant l'impact que ça aurait pu avoir sur de parfaits innocents.

Comment ai-je pu être aussi égocentrique ?

— Juste de la tôle, me rassure le policier. Ça aurait pu être pire. On pense toujours que ça n'arrive qu'aux autres... Jusqu'au jour où...

Il ne termine pas sa phrase. L'homme me salue d'un signe de tête et quitte la chambre.

Quelques heures plus tard, je me retrouve dans le cabinet du Dr Verrière. J'ai bien essayé d'éviter cette consultation, mais apparemment, c'est primordial avant ma sortie d'hôpital. Je me retrouve donc sur une chaise inconfortable, les bras croisés sur la poitrine et les sourcils froncés.

— Il va vous falloir du repos, annonce le psychiatre.

— Repos, repos, repos... Vous n'avez tous que ce mot à la bouche !

Derrière ses lunettes rectangulaires, l'homme brun aux faux airs de Dr Mamour dans *Grey's Anatomy* me regarde avec compassion. J'ai parlé si fort que sa fine moustache m'a semblé tressauter. Il penche la tête sur le côté et soupire. Il pose ensuite doucement ses mains croisées sur le bois massif de son bureau, cherchant de toute évidence à ne pas me brusquer davantage.

— Je comprends que ce soit difficile à entendre. Cela fait une heure que nous échangeons et je crois avoir cerné ce qui se trame.

Au lieu de me calmer, ses mots renforcent mon agacement.

— Justement, nous n'avons parlé qu'une heure ! Comment pouvez-vous prétendre me connaître ?

— Vous connaître, non, déclare-t-il avec un calme olympien. En revanche, mon métier consiste à déceler les problèmes de santé mentale chez mes patients.

Ma poitrine est secouée par une respiration trop rapide. Comment cet homme peut-il savoir ce qui est bon pour moi, alors que je ne suis même plus sûre de le savoir moi-même ?

— Mademoiselle Rivière... Nous avons évoqué vos insomnies, votre fatigue constante, la pression que vous vous infligez au travail, votre irritabilité, la façon dont vous vous éloignez de ce qui vous passionnait auparavant, les erreurs de comptabilité que vous avez faites récemment... À la lumière de tous ces éléments, il me semble évident que vous souffrez d'un burn-out.

Contre toute attente, ma première réaction est d'éclater d'un rire amer. Le Dr Verrière reste impassible.

— Un burn-out ? Sérieusement ? Vous n'avez pas d'autre diagnostic que ce mot fourre-tout qu'on entend partout ces dernières années ? Je suis déçue.

Mon timbre tranchant ne lui fait pas perdre son flegme.

— Vous êtes très active et surinvestie dans votre travail. Il va falloir lever le pied pour retrouver votre équilibre.

— Je n'ai pas le luxe de pouvoir lever le pied, docteur.

Les épaules du médecin s'affaissent et un soupir quasi imperceptible s'échappe de ses lèvres. Il doit me voir comme une cause perdue.

— C'est une question de choix, mademoiselle Rivière. Votre accident était un avertissement. Je vous conseille de ne pas attendre avant de prendre les choses en main, mais je ne peux pas décider à votre place. Cela dit, je vais tout de même vous prescrire un arrêt d'un mois renouvelable.

Un mois...

Le cabinet comptable pour lequel je travaille ne survivra pas sans moi. Nous sommes déjà en sous-effectif depuis le départ à la retraite de Gérard et le congé parental de Violette. J'ai récupéré une partie de leurs dossiers et je suis submergée. Si je laisse tomber mes collègues maintenant, ils me détesteront à vie.

— C'est impossible, docteur ! Une semaine, à la rigueur ?

Ma tentative de négociation fait chou blanc. Le médecin tapote sur son clavier d'ordinateur en m'ignorant, puis il fait glisser une feuille vers moi.

— Vous n'êtes pas obligée d'accepter l'arrêt mais, pour votre bien, je vous recommande de prendre soin de vous. Vous vous êtes trop longtemps oubliée.

En suis-je seulement capable ? L'idée de rester seule chez moi à ne rien faire me terrifie. Je risque de passer mon temps à errer sur Netflix ou à concocter des plats trop gras.

— Et vous feriez quoi à ma place ? Je ne vais pas pouvoir m'empêcher de consulter mes mails et...

Ma voix se brise et une boule se forme dans ma gorge. Les larmes montent, prêtes à déborder. Je les retiens. Si je les laisse couler, je ne suis pas sûre de savoir comment les arrêter.

— Je me mettrais au vert en pleine campagne, répond le Dr Verrière. J'essaierais de me reconnecter aux choses simples.

Les choses simples... Ce n'est pas la première fois que j'entends cette expression. Mais qu'est-ce que ça veut dire, au juste ? Je n'en ai aucune idée. Et c'est peut-être ça le problème.

— Votre cerveau vous a fait passer un signal fort en se déconnectant au moment de l'accident. Je suis sûr qu'il

a plusieurs réponses à vous donner, même si vous avez cessé de l'écouter depuis un moment.

— Vous parlez comme dans un bouquin de développement personnel en tête de gondole.

Le psychiatre sourit et ses yeux brillent d'un éclat malicieux. Il se penche vers moi et me dit sur le ton de la confiance :

— Peut-être que ces livres sont populaires parce que les gens sont perdus. Ils sont en quête de repères dans un monde qui les malmène.

Ses mots m'ébranlent. Moi qui croyais avoir une vie organisée, je réalise que je ne sais plus dans quelle direction je vais. Mes certitudes s'effondrent une à une depuis cet accident.

— Je dois faire appel à mon GPS intérieur et m'abonner à *Psychologies Magazine*, c'est ça ?

Mon ironie fait à nouveau sourire le médecin.

— Pour l'abonnement, c'est vous qui voyez. Mais l'idée du GPS intérieur est bonne. Vous savez où il vous emmènerait ?

Je réfléchis quelques secondes, décontenancée par sa question. J'ai beau essayer de rendre la conversation légère, il parvient toujours à me faire réfléchir sur mes choix.

— Une aire de repos ?

Mes propres mots me surprennent. Mais peut-être que ses conseils sont bons.

Peut-être qu'il est temps de faire une pause.

Peut-être qu'il est temps de s'écouter.

Peut-être qu'il est temps... d'arrêter de foncer dans les camions.

*

— Le psy m’a prescrit un mois d’arrêt. Minimum.

Ma mère, une barre chocolatée au bord des lèvres, se fige, comme si je venais d’annoncer mon entrée au couvent.

— Laisse-moi deviner... finit-elle par dire. Tu lui as ri au nez !

— J’ai tenté. Il est resté plus zen que ton bouddha en marbre.

Maman se redresse sur son fauteuil et fronce les sourcils.

— Seulement tenté ? Tu n’as donc pas refusé catégoriquement ?

— Je commence à me dire qu’il n’a peut-être pas tort...

Cette fois, elle bondit, faisant tomber des morceaux de cacahuètes sur le carrelage beige.

— N’en fais pas toute une montagne, s’il te plaît, Maman !

Elle a clairement raté sa carrière de comédienne. Son air faussement outré est réalisé à la perfection.

— Permits-moi d’être surprise, ma chérie... Même grippée avec quarante de fièvre, tu bosses. Tu reboucherais le trou de la sécu à toi toute seule.

Ce qu’elle dit est vrai. Je suis toujours sur le qui-vive, toujours à courir, à cocher des cases, à prouver que je gère.

Aujourd’hui, je suis arrivée au point de non-retour.

— J’ai accepté l’arrêt.

Maman s’approche de mon lit et se met à caresser mes cheveux. Je devrais détester le sentiment que ça me procure : celui d’être vulnérable. Contre toute attente, je me sens apaisée. Mes paupières se ferment doucement, presque malgré moi.

— Tu peux venir à la maison si tu veux. Je cuisinerai tes plats préférés et on ressortira le Scrabble, je sais que tu adores ça.

Un sourire amusé fend mes lèvres, bien qu'un poids invisible continue d'écraser ma poitrine. Mon appartement de trente mètres carrés en centre-ville de Lyon m'offre une certaine liberté, mais l'idée de retrouver Vaulx-en-Velin, là où Aurore et moi avons grandi, a quelque chose de réconfortant.

Et d'un peu étouffant aussi.

— J'y ai pensé, mais... j'ai l'impression que j'ai besoin de couper pour de vrai. Je pourrais partir en road trip... Sauf que rien que d'y penser, mon anxiété monte en flèche. Je ne suis plus sûre de savoir ce qui me ferait du bien.

Maman me couve longuement de son regard tendre, un sourire aux lèvres.

— C'est marrant... dit-elle. J'ai eu tatie Suzie au téléphone tout à l'heure. Je lui ai parlé de ton accident.

Je hausse un sourcil, ne comprenant pas bien le rapport. Suzanne, c'est ma grand-tante. La femme du frère de mon grand-père Victor. Quelque chose dans le genre. Le fait est que je ne l'ai vue que trois fois dans ma vie, car mon grand-oncle est décédé prématurément et les liens familiaux ont fini par s'étioler.

— Elle m'a justement dit que si tu te sens déprimée, tu pourrais aller passer quelque temps chez elle. Il paraît que Rochefort-en-Terre est magique durant la période des fêtes.

— Je ne suis pas « déprimée », Maman !

Je sens mes muscles se crisper et mon cœur s'emballer. La tension est telle que toutes les larmes refoulées pendant des mois explosent de toute part à peine ai-je prononcé ces paroles.

Pourquoi le mot « déprime » me met-il en rage ? Peut-être parce qu'il est trop faible. Trop banal. Il sonne comme un petit coup de blues, alors que dans ma tête, c'est une tempête qui arrache tout sur son passage.

— Oh, mon amour ! souffle-t-elle en me serrant aussitôt contre elle.

Je me sens idiot. Pleurer de la sorte, comme une gamine qui aurait fait tomber sa glace. Je n'ai aucune raison de flancher : j'ai un chouette appart, des amis super, un job bien payé.

Mais cet épuisement n'est pas apparu du jour au lendemain. Il s'est glissé en douce, jusqu'à me courber l'échine sans que je m'en rende compte. J'ai cru que c'était la fatigue habituelle. La surcharge de travail. Rien de grave. Ça aurait dû passer. Ça a toujours été le cas jusqu'ici, après tout.

Je n'ai pas non plus abandonné la danse en un claquement de doigts. Mes copines du club comprenaient que mon travail me laissait moins de temps pour les répétitions. Elles ne m'en ont pas tenu rigueur lorsque j'ai annoncé que je ne participerais pas au spectacle de fin d'année. Petit à petit, j'ai cessé d'aller à la salle.

Puis sont arrivées les premières nuits blanches. Au départ, j'ai mis ça sur le compte des heures passées à traiter mes mails avant de me coucher. On dit que les écrans perturbent le sommeil. Mais rapidement, je suis tombée dans cette spirale infernale de l'insomnie. La plupart du temps, je finissais par m'écrouler de fatigue vers 4 heures du matin, jusqu'à ce que le réveil sonne, deux heures plus tard.

Les erreurs au travail ont commencé à s'enchaîner. Mon patron, habituellement si prompt à me féliciter, m'a recadrée. Certains clients se sont plaints. J'ai tout donné pour redresser la barre, pour regagner la

confiance de mon boss. Et j'y étais presque. Je venais même de décrocher un contrat avec une grosse entreprise qui souhaitait que je supervise personnellement sa comptabilité. Nous devions signer avant-hier. Le jour de mon accident.

Ça n'arrive qu'aux autres...

Alors pourquoi fallait-il que ça me tombe dessus ?

Je ne sais pas combien de temps ma mère me berce contre elle en murmurant que tout finira par s'arranger. Je ne sais pas combien de litres de larmes je déverse. Ce que je sais, en revanche, c'est que ça me soulage.

— Tu es toujours à fond dans tout, Céleste, me souffle-t-elle avec tendresse. Tu ne laisses jamais rien passer. Il est peut-être temps d'apprendre à lâcher prise... tu ne crois pas ?

— Je ne vais tout de même pas aller chez cette vieille dame que je connais à peine... Au fin fond de la Bretagne qui plus est ! Si ?

— Et pourquoi pas ?

Ça fait bien longtemps que je ne me suis pas sentie aussi proche de ma mère. Trop souvent, j'ai repoussé mes proches, de peur de dévoiler mes émotions. C'est plus simple de construire des murs, d'enfiler un masque, de répondre « ça va et toi ? » à tous ces gens qui posent la question sans réellement attendre la réponse.

Je me suis bernée moi-même. Moi aussi, j'ai des talents d'actrice, il faut croire.

Les mots de ma mère résonnent dans ma tête un long moment.

Le masque est déjà fendu. Alors pourquoi ne pas l'enlever complètement ?

CHAPITRE 3

Céleste

Gare de Vannes – mardi 23 novembre

M AIS QU'EST-CE QUE JE FICHE ICI ?
Je fais les cent pas devant la gare, le col remonté jusqu'au nez. Il fait un froid de canard. Et en plus, il pleut. Comme quoi, les clichés ne tombent pas du ciel... enfin si, justement !

Vive la Bretagne !

Machinalement, je plonge la main dans ma poche à la recherche de mon téléphone. Tout ce que je trouve, c'est un vieux portable à clapet. J'ai peut-être un peu trop pris au pied de la lettre le conseil du Dr Verrière : « Se reconnecter aux choses simples. » Résultat, j'ai troqué mon iPhone dernier cri contre cette antiquité avec une connexion aussi limitée que mes envies de promenades sous la pluie. J'avais oublié à quel point

taper un SMS sur ces minuscules touches relève de l'exploit.

Je relis le message que m'a envoyé Maman dans le train.

Maman ~ Tatie Suzie sera là à 16 h 03 tapantes.

Il est 16 h 37. Toujours pas de tatie Suzie à l'horizon.

Je commence à me demander si elle va venir me chercher ou si toute cette histoire n'est pas un complot de ma mère pour que je vive une version bretonne de *Pékin Express*. Une façon comme une autre de me sortir de ma zone de confort, j'imagine.

Morbihan Express, me voilà !

Sauf que dans les faits, je ne suis ni téméraire ni débrouillarde. Et avec la chance que j'ai, je risque de finir dans le sous-sol d'un psychopathe ou d'être attaquée par une armée de goélands affamés.

Un crissement de pneus me fait sursauter. Les flashes de l'accident refont aussitôt surface, violents et incontrôlables. Mon premier réflexe est de reculer jusqu'à ne faire plus qu'un avec la baie vitrée de la gare.

Sur l'une des places « arrêt minute », vient de se garer... une 4L. Une fichue 4L orange ! Je ne pensais pas qu'il était encore autorisé de conduire ce genre d'engin. Ni de peindre un véhicule avec une couleur aussi criarde. Il ne manque plus que de la moumoute rose sur le volant pour décrocher le combo ultime du kitsch.

Je m'approche de la voiture comme si je savais déjà qui s'y cache. Et là, ô stupeur ! La moumoute rose n'est pas sur le volant... mais sur la tête de tatie Suzie. Brushing impeccable façon Jessica Fletcher dans *Arabesque*, coloration « vieux rose » esprit barbe à papa : impossible de la louper.